

ne vous semble-t-il pas l'avoir déjà vu galoper autour de l'îlot de la rivière de Gila ?

— J'ai de terribles motifs pour me le rappeler, ajouta Gayferos ; l'Indien qui le premier m'a lancé son lazo autour du corps et m'a jeté à bas de mon cheval en montant un exactement semblable à celui-là.

— Et cet autre, reprit le carabinier, ne jurerait-on pas, à la crinière de bison dont sa tête semble ornée, que c'est l'Indien que nous vîmes en sentinelle sur le bord de la rivière, quand notre îlot flottant en descendait le cours ? Ah ! c'est là une des circonstances de notre vie aventureuse dont je me souviendrai longtemps. Il y a, à mon avis, cent à parier contre un que les coquins sont les mêmes qui nous ont assiégés, et qu'ils ont été reconnaître nos traces à l'endroit où nous avons pris pied pour gagner le val d'Or.

— Je ne dis pas non, reprit en soupirant Bois-Rosé, à qui ces dernières circonstances, mentionnées par le gambusino scalpé ainsi que par l'Espagnol, rappelaient plus amèrement encore la parole de Fabian.

Les trois quarts de la distance jusqu'aux bouquets d'arbres étaient à peu près franchis. Le canot se trouvait, par conséquent, plus rapproché des Indiens, qui achevaient aussi de leur côté de parcourir leur demi-cercle, et, pour peu que les nouvelles armes des trois blancs eussent une assez bonne portée, on pouvait espérer démonter un ou deux des cavaliers de la plaine.

Le canot, quoique vigoureusement poussé par l'impulsion des avirons, glissait sur la rivière avec assez peu d'oscillations pour que la main d'un tireur ne fût pas dérangée par le roulis.

Le Canadien et l'Espagnol allongèrent une fois de plus leur bras si fatal aux Indiens, et firent feu.

— En voilà deux qui ne suivront plus les traces de personne, dit Pepe ; je réponds qu'ils ne tiendront jamais plus de mauvais propos sur nous.

— Peut-être ne sont-ils que blessés, fit Gayferos, qui vit, à sa grande joie ainsi qu'à son extrême surprise, qu'on pouvait atteindre des ennemis de si loin, et la nuit surtout.

— J'en doute, reprit Bois-Rosé. En tout cas, ils sont hors d'état de nuire. Mais, ajouta-t-il avec dépit, nous ne pouvons empêcher ceux qui survivent de se loger avant nous sous le couvert des arbres. Assez, assez, poursuivit le Canadien en faisant signe de la main de ne plus ramer.

Les derniers cavaliers indiens venaient de disparaître sous le taillis, non cependant sans que la carabine du Comanche, qui retentit subitement aux oreilles de tous, en eût jeté un troisième par terre.

A peine quelques instants s'étaient-ils écoulés qu'une décharge fut dirigée vers le canot. Heureusement, à l'exception d'un des rameurs, dont une balle frappa le bras, et d'un trou qui ouvrit une autre balle dans le flanc de l'embarcation au-dessus de la ligne d'eau, cette riposte des Indiens n'eut pas de suites funestes. Le Comanche fit jouer de son bras valide le bras qui venait d'être atteint : l'os

n'était pas brisé ; la chair était déchirée tout alentour.

Le Canadien prit l'aviron à sa place et dirigea le canot, en remontant le courant vers une petite crique que protégeait plutôt une ceinture épaisse de roseaux que l'élévation du terrain qui la formait.

C'était encore cependant le meilleur abri qui existât dans le voisinage.

Les voyageurs ne purent, dans le premier moment qui suivit celui de leur retraite, se dissimuler que, pour déloger les Indiens, du poste avantageux d'où ils dominaient la rivière, ou pour forcer le passage, ils étaient exposés à perdre un temps précieux ou à courir risque de leur vie.

Il fallait donc se résoudre, sinon à faire abandon de leur canot pour éviter ces deux alternatives, ce qui était renoncer à une précieuse ressource pour voyager promptement et sans fatigue, du moins à essayer de le transporter à bras au delà de l'endroit gardé par leurs adversaires.

Ils avaient à peine commencé à échouer avec précaution l'embarcation sur la rive qu'ils occupaient, quand, au sommet des arbres sous lesquels les Indiens s'étaient retirés, une vive et subite clarté illumina autour d'eux la rivière et ses bords, et au même instant quelques balles vinrent couper et briser les roseaux à peu de distance du canot.

C'était sans doute un signal de feu que les Indiens transmettaient à quelque autre parti des leurs encore éloigné.

Les faisceaux d'herbes sèches recueillies dans la plaine ne projetèrent qu'une clarté aussi passagère qu'éblouissante. Un instant néanmoins la silhouette gigantesque du Canadien et celle assez remarquable du chasseur espagnol se dessinèrent nettement au milieu de la teinte rougeâtre qui s'étendait à une assez grande distance. Tout à coup, les cris : " l'Aigle des Montagnes-Neigeuses ! l'Oiseau-Moqueur ! le Crâne-Sanglant ! " trois noms par lesquels les Indiens désignaient le Canadien, le carabinier et le gambusino scalpé, apprirent aux trois chasseurs blancs qu'ils venaient d'être reconnus.

— Pourquoi le grand chasseur au visage pâle s'appelle-t-il l'Aigle ? cria une voix railleuse, puisqu'il n'a pas su dissimuler sa trace depuis les Collines-Brumeuses et les bords du Rio-Gila jusqu'à ceux de la rivière Rouge ?

— Ne leur répondez pas, Pepe, dit le Canadien. Un combat de langue est bon quand on a du temps à perdre comme nous en avons dans l'îlot ; mais ici nous devons agir. Le restant de la bande est sans doute derrière ces bouquets d'arbres. Eh bien, Rayon-Brûlant, votre imagination indienne vous fournit-elle un moyen pour sortir d'ici ?

— Qu'est-il besoin de ruser ? reprit le Comanche ; qu'avons-nous à faire de mieux et de plus simple qu'à emporter le canot sur nos épaules, à deux portées de carabine de cette petite crique ?

Déjà les trois guerriers du jeune chef, la légère embarcation de peau de buffles sur leurs épaules, prenaient la direction de la plaine sur la rive gauche, quand l'un d'eux poussa une exclamation gutturale.